

L'esthétique en milieu rural sous le prisme des espaces communs

Contexte

Pourquoi j'écris sur ce sujet

Je m'appelle Gersende Le Blay, j'ai 32 ans je viens d'une famille dont la mère est ostéopathe animal et vient de région parisienne et d'un père garde républicain d'origine bretonne. Je suis blanche, issue de la classe moyenne plus. Mes parents ont la particularité d'être de bords politiques différents sans pour autant s'intéresser de près à ces sujets. Enfant, j'ai beaucoup été au contact de la nature puisque dès que possible nous allions chez ma grand-mère en Bretagne, j'y ai passé toutes mes vacances. Sa maison est dans un jardin de plus d'un hectare entouré de champs agricoles. Elle est à environ 4 km de la première ville. J'ai toujours adoré me fondre dans la luxuriance de la végétation du jardin, jouer les aventurières, les hermites, les survivalistes - je ne connaissais pas encore le terme - mais je m'imaginai vivre dehors et me nourrir de baies sauvages, plantes et autres animaux chassés. Je lisais *Rahan* dans ma cabane et rêvais de ce monde vierge, indompté et libre.

Le temps a passé et après mes études en design à Orléans, je suis rentrée à Paris. C'était plus par nécessité que par choix. Quand on se projetait avec mes amies au début de nos études en se demandant "*Où tu seras dans 10 ans ?*" pour moi c'était en campagne dans ma maison avec mes poules, mon chat et mon jardin foisonnant.

Un jour, j'ai repensé à cette réponse et je me suis aperçue que j'étais presque au moment de ces + dix ans et que cet objectif ne m'avait pas quitté. "*Merde, mais j'ai trente ans, je vis dans une ville que j'aime pas, dans un appart de 15m² que j'arrive à peine à payer, j'attends quoi en fait ? D'être heureuse pour être heureuse ?*"

Je décide alors de ne plus attendre, de mettre mes peurs de l'échec de côté (puisque je peux faire l'aller, je pourrais, au besoin, faire le retour). Je n'ai pas le permis, j'ai pas de quoi acheter une maison donc tant pis je vais louer.

Finalement le hasard fait bien les choses, mon compagnon a la possibilité inattendue de racheter une maison de famille dans le Perche, là où je commençais à regarder justement. Il y a beaucoup de travaux à faire mais c'est faisable. On y est aujourd'hui depuis 1 an, on a "passé l'hiver" et je ne regrette pas. J'ai enfin trouvé l'environnement qui me convient que j'apprivoise petit à petit.

Mon envie de traiter le sujet de mon mémoire vient d'une conversation avec mon amie Fanny Ehl au retour des Rencontres de l'écologie rurale et populaire organisée par le Post Urbain. Ayant fait le même master en design objet et espace, elle poursuivant une thèse en géographie et design et moi forte de mon expérience personnelle et professionnelle de designer social, une envie commune de décortiquer les spécificités de l'esthétique rurale est

née. J'ai voulu interroger ces aspects au prisme des espaces communs ruraux car il y a dans cette approche des mécanismes qui me semblent intéressants à révéler. Néanmoins je me permets de mettre en garde mes lecteurs.rises sur l'aspect non exhaustif du déroulé de ma pensée, en effet ayant des contraintes de temps je ne pourrais explorer toutes les pistes que j'expose dans ce travail. Cependant j'assume pleinement ma posture qui propose et laisse ouvertes certaines portes.

Introduction

Lors d'une session focus avec le DU Espaces Communs, une des étudiantes avec qui nous cherchions le lieu que nous allions étudier s'exclame "*Ah y a ça y est je crois que j'ai trouvé, il y a des trucs bizarres et colorés par là ça doit être ici !*". C'était assez représentatif de l'image qu'on se fait d'un tiers-lieu, sans vraiment comprendre pourquoi ni comment on se retrouve souvent dans un espace fait de bric et de broc, plein de couleurs, peint à la main et qui suscite l'interrogation. Cette interjection m'a frappée, l'identité de ces lieux quels que soient les territoires sur lesquels ils se développent semble appartenir à un monde esthétique bien à eux.
(Les trucs bizarres colorés étaient des restes de chars d'un carnaval passé).

Partie 1

La ruralité, un espace schizophrène entre fierté et honte

La campagne a aujourd'hui plusieurs visages. Celui de la promesse d'une vie paisible, bucolique, faite de robes en lin, de paniers en osier et de bouquets de fleurs des champs qu'on retrouve dans les magazines " L'art de vivre à la campagne" clairement destinés à un public citadin en mal de nature. Un autre qui se voit comme l'acteur économique le plus valeureux, qui fournit de quoi alimenter tout son pays, une campagne moderne, travailleuse et déterminée. Enfin, à son plus grand drame, il y a la facette honteuse d'un territoire de seconde zone dépeint comme précaire, non-éduqué, raciste, traditionaliste et simple d'esprit.

Ces descriptions aussi clichées soient-elles définissent en un jeu de lumière et d'ombre complexe les observations de ce que ceux qui étudient les campagnes.

A travers les recherches de Benoît Coquard, sociologue à l'institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement, on décèle cette dichotomie entre un sentiment de fierté d'appartenir à un territoire riche d'histoires et une honte d'avoir échappé à une certaine modernité inaccessible.

" C'est également un déclin du point de vue des habitants. Il y a un sentiment du « c'était mieux avant » qui s'est vraiment installé, une forme de nostalgie face à l'érosion des perspectives d'avenir. Pour le dire avec des termes de tous les jours, c'est un déclin de la «

qualité de vie » et aussi des liens qu'on fait avec les autres.” Ballast, entretien Benoît Coquard, 27 janvier, 2023

Tenter de définir ce qu'est "La" ruralité n'est pas évident même pour ceux qui l'ont toujours connue. Juliette Rousseau dans son livre *Péquenaude* témoigne de cette difficulté "En tant que sujet, elle (la ruralité) semble d'abord impossible à définir depuis l'intérieur, tant c'est par l'opposition à ce qui la domine (la ville, l'urbain, la modernité) qu'elle est depuis longtemps perçue, y compris par elle-même." p14, Péquenaude, Cambouraki, 2024

Je commence volontairement par déployer un contexte qui me semble primordial de comprendre dans sa complexité pour pouvoir éviter les pièges des préjugés.

1:1 Entre le sauvage et le discipliné

Dans un constat plus qu'évident et pourtant qui demande une certaine projection pour les non-ruraux, en étant en ville nous ne sommes que très rarement confrontés à la nature. En effet, dans l'espace de la "France périphérique", la puissance de la nature libre est beaucoup plus tangible. Pour ma part, quand je me suis installée là où désormais je réside toute l'année, à savoir dans un village percheron de moins de 200 habitants, ce qui m'a le plus frappée, c'est de pouvoir autant voir le ciel. Je n'avais pas vraiment réalisé avant mon emménagement ici que je le voyais si peu. Il prend plus de la moitié de ce que mes yeux sont capables de voir lorsque je regarde l'horizon. En écoutant le podcast *Le complexe rural*, sur France Inter, une série documentaire de Pauline Maucort, réalisée par Gaël Gillon, une des interviewées, étudiante au lycée agricole d'Auxerre témoigne également de cette proximité immédiate avec la nature : "*Moi, je me lève le matin, 5 min après, je suis au travail dehors. Ceux qui vivent à Paris, je sais pas comment qu'ils font, (...) moi je pourrais pas mais comme eux quoi, qui pourraient pas non plus quoi*". Cette proximité avec la nature appelle aussi une certaine humilité dans la posture que l'on peut adopter vis-à-vis de son environnement. Il n'y a pas que dans les grandes catastrophes naturelles que l'on peut se souvenir de la puissance de celle-ci. Ce que je veux dire ici c'est que le contact avec le monde sauvage est direct. Nous sommes par exemple en prise avec la saisonnalité, nos sens sont sollicités par ces changements, les arbres changent de couleurs, les températures varient, les odeurs évoluent, la luminosité du jour et de la nuit sont perceptibles. Cela participe à la compréhension du monde qui nous entoure, la réalité ne nous "rattrape" pas : elle est là et nous sommes en prise direct avec elle.

C'est par cet aspect sauvage que je retrouve une esthétique libre proche de la sérendipité qui me plaît tant. Je veux dire qu'il y a parfois dans le pragmatisme d'une simple clôture en bois un charme qui semble évident, la branche plus que le bois usiné ne vient pas de l'autre bout du pays (si ce n'est du monde) et elle est utilisée dans sa forme brute, simple. Nous pouvons aussi rapporter cette pratique à l'architecture comme le fait si bien Bernard Charbonneau,

"Ardoise ou tuile à picou, quelle que soit la maison, elle fait plaisir à rencontrer, comme on salue quelqu'un en passant. Riche ou pauvre, elle porte la marque du style ; jamais elle ne fait tache comme le pavillon ou l'immeuble, à tout coup elle met dans le mille du site, réussissant chaque fois ce que tant d'architectes et d'urbanistes diplômés cherchent en vain. Elle est intégrée dans la vue parce que dans la vie, dans l'espace et le temps dont elle porte fièrement la date : elle est née. Pourtant, jusqu'à ce dernier tournant de la campagne

qui se situe vers 1850, elle avait été bâtie par des paysans sans goût ni imagination, qui faisaient juste ce qui doit l'être : seulement en plus vaste et plus orné. (...) Quel artiste subtil en à calculer le galbe, au millimètre près ? Sans doute aucun, pas plus qu'un poète surréaliste n'a inventé la bogue où se fourre la châtaigne." p34-35, *Tristes campagnes*, 1973.

Je trouve qu'il y a dans l'emploi des matériaux locaux un respect qui va au-delà du respect de la matière, c'est l'intégration de ceux-ci qui contribuent à une certaine continuité de la beauté d'un espace. Par ailleurs, ce que nous témoigne Bernard Charbonneau sur les bâtisseurs de ces maisons est très intéressant, le fait que ces paysans soient des personnes "sans goût, ni imagination" et pas des architectes sera un point sur lequel je reviendrai plus tard par le biais commun qu'ont les tiers-lieux d'être souvent aménagés par des profils "amateurs".

Nous pourrions croire que la ruralité est, comme je viens de le décrire, un espace libre, vivant, indompté, pourtant ici s'exercent des enjeux de dominations de l'Homme sur son environnement. Le paysage rural à l'instar des mégalo-pôles s'uniformise. "*Nous nous retrouvons partout... à peu près nulle part : mêmes esthétiques, mêmes saveurs, même malaise.*" p 31, *En finir avec les grandes villes*, Le passager clandestin, 2020, Guillaume Faburel. En traversant la France en train d'un bout à l'autre, on observe, même si les paysages changent par leurs topographies, l'injonction à la production. L'agro-industrie pétrit les terres par les mêmes procédés d'exploitations. Partout on retrouve la moissonneuse, le tracteur et l'immense château de taule prêt à accueillir la récolte. Ces architectures froides et dures m'ont toujours fascinée, à la fois mystérieuses par leur taille — leur fonction ne pouvait pas être simplement pour l'agriculture ? — et à la fois par leur apparence, comme sortie de la ville et posées ça et là de façon aléatoire. On parle d'exploitation pour nommer les espaces de production agricole et ce n'est pas un hasard, on exploite cette terre qui devient un patchwork de champs plus grands les uns que les autres uniformément disposés sur le territoire. La production se spécialise, le rendement augmente autant que les variétés cultivées diminuent. Le paysage s'appauvrit. Les haies sont abattues, les marres et les zones humides asséchées pour créer de nouveaux espaces à exploiter. Juliette Rousseau s'en désole dans son livre Péquenaude : "*Certains ont arraché absolument tous les arbres, arasé toutes les haies, dans leurs champs et leurs fermes, jusque devant leurs maisons. Ce sont certainement les plus tristes. Ils appliquent la logique dominante, mais de façon radicale. (...) Chez eux tout est lisse, horizontal.*" p62

Je souhaite ici mettre en juxtaposition une citation extraite du site officiel de intercéréales : "L'agriculture façonne les paysages et forge l'identité des territoires à travers une multitude de productions qui soulignent la topographie, révèlent les qualités des sols, abritent la faune sauvage et mettent en valeur les savoir-faire paysans. Un patrimoine auquel les agriculteurs céréaliers contribuent pleinement."

Face à ses contradictions, la campagne tente en effet de révéler son identité.

1.2 L'identité des paysages ruraux

Dans ce contexte, parler d'une identité semble réducteur, comme s'il n'y avait qu'UN monde urbain et qu'UNE ruralité. Encore plus sur ces territoires, le sentiment d'appartenance revêt une importance capitale : c'est leur identité. Ces espaces sont des lieux de micro-identités,

chaque région a sa spécialité que ce soit culinaire, architecturale ou artisanale. Ces spécificités territoriales appartiennent à un patrimoine local qui contribue à l'histoire du pays et qui forge les imaginaires. C'est par exemple l'Ankou pour la Bretagne qui s'occupe des morts, les vouivres du Jura et autres légendes mais ce sont aussi des pratiques comme les danses traditionnelles, les fêtes de village au moment des solstices, etc. Tout cela participe à un folklore local propre à chaque territoire, à travers ces imaginaires on retrouve des racines païennes qui remontent souvent à des croyances plus anciennes que le christianisme. Au fil du temps, elles se sont transformées pour y adhérer et font partie aujourd'hui du paysage identitaire des régions. Aborder ces sujets ici me semble important car ils contribuent à une histoire, un climat, une atmosphère qui révèlent la beauté et la complexité des territoires. Ces habitants ne "croient" plus à ces légendes ; pourtant, ces histoires appartenant à un monde plus proche de la terre sont respectées. Je peux l'observer quand mon père va faire ses balades à cheval dans les forêts de sa région et qu'il fait un détour pour saluer des sépultures constituées de montagnes de chaussures d'enfants plus ou moins recouvertes de mousses ou de statuette de vierge et autres fleurs factices. Il s'arrête là sans bruit et personne n'ose parler, par respect, par pudeur et peut-être aussi par espoir de percevoir quelque chose d'inattendu et d'inexplicable. Je n'ai personnellement jamais retrouvé cette atmosphère en ville.

Il y a là plusieurs points qui me semblent importants de souligner, celui d'une culture commune et ancienne, une certaine beauté dans l'espace même, le naturel se mêle au vernaculaire et cela produit un respect qui perdure dans le temps, jamais je n'ai entendu que ces espaces avaient été dégradés comme peuvent l'être des espaces publics isolés en ville. On respecte ce que l'on trouve beau et l'on constate un fort attachement à ce qui a "toujours été là", nous reviendrons sur ce sujet.

Pour ce qui est de l'intérieur des habitations, Martyne Perrot, sociologue française, membre du CNRS et du Centre Edgar-Morin nous offre dans son article *Esthétique en milieu rural. Le décor domestique en Haute-Lozère*, 1991, 21-é (Mélanges), pp.135-147 une description étayée par des exemples variés. Je me permets toutefois d'y poser un regard conscient de la période à laquelle elle a écrit son analyse.

Dans un de ses paragraphes est intitulé "Un désordre éloquent", elle y fait le constat que "*le désordre apparaît comme le degré zéro de cette esthétique guerrière et bricoleuse à laquelle les intérieurs ruraux (la) confrontent la plupart du temps*". Ce qui me dérange dans son observation c'est qu'elle cite J. Frémontier (La vie en bleu, 1980, p237) et exprime que cette prédominance du désordre "*rend impossible tout discours esthétique, à l'inverse de l'espace bourgeois (...) qui fonde toute une culture.*" Ces analyses empreintes d'un classicisme écoeurant est la raison pour laquelle je m'appliquerai au mieux à développer une vision qui rend la part belle à l'esthétique rurale.

Plus tard dans ce même paragraphe, une notion a retenu mon attention car je vois là un lien évident avec la vocation des tiers-lieux. Martyne fait le constat que les espaces de vie privée des habitations en milieu rural sont des espaces à l'origine utilisés comme lieu du collectif. En effet, la salle principale appelée salle commune était alors le lieu de rassemblement de la famille mais aussi de la vie en soi. Dans cet "*espace total*" pouvait se dérouler "*à la fois le repassage, le bricolage, et la confection des repas*". Un principe de polyfonctionnalité que l'on retrouve comme prérequis des espaces communs aujourd'hui. C'est une des théories développées pour expliquer l'aspect chaotique de ces espaces (que je trouve plus juste). Ainsi, on trouve une cafetière à côté d'un tube de colle à bois, du linge qui sèche sur les chaises parfois dépareillées, des journaux entassés pour allumer le feu.

Pour avoir discuté de ce constat avec certains voisins de mon village (vu qu'on est 200 tout le monde est appelé "voisins"), il y a dans cette accumulation un rapport au souvenir, au déjà-là qui se dégage des conversations. On ne veut pas se débarrasser du vieux rocking-chair de pépé ou de l'armoire de tante Marie. Ce sont des meubles qui étaient là avant l'arrivée de la décoration intérieure en tant que mode éphémère diffusée aujourd'hui par les réseaux sociaux et la télévision et le capitalisme. Ils ont traversé des générations sans que l'on remette en question leur esthétique. Pourtant, aujourd'hui, les intérieurs sont perçus comme faire-valoir. Ils sont symboles pour ses propriétaires de modernité et de raffinement.

D'autant plus qu'en campagne les espaces intérieurs privés remplacent les bistrotts et bars qui disparaissent. *"C'est le foyer qui fait office d'espace de rencontre adéquat et maîtrisable"* p 126, *Ceux qui restent, faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La Découverte, 2022, Benoît Coquard.

Tellement maîtrisable, ou surtout maîtrisé d'ailleurs puisque, il n'est pas rare que la production de la célèbre émission L'Amour est dans le Pré demande aux candidat.e.s d'effectuer des travaux pour mieux accueillir les caméras et les invités, afin de garantir un environnement propice au tournage et au déroulement des activités prévues. Ces aménagements ne sont pas systématiques mais témoignent tout de même d'un certain contrôle sur l'image des ruralités.

Un dernier point sur l'identité des territoires ruraux qui me semble important d'évoquer, dans cette même idée de contrôle et que j'ai déjà introduit plus haut, est ce remaniement des paysages par l'agro-industrie. Il y a aussi cette facette du "tout lisse", propre et nette que produit l'exploitation des terres à grande échelle. Elle contribue à uniformiser les paysages et à gommer les spécificités de chaque campagne.

C'est donc une identité multiple que revêtent les ruralités qui peinent parfois à se débarrasser de la honte d'elles-mêmes tout en se revendiquant unique et universelle.

Partie 2

L'esthétique des espaces communs: un impensé loin d'être superficiel

Dans cette partie, je souhaite développer plus précisément les enjeux qu'ont aujourd'hui les espaces communs à questionner leur esthétique ainsi que leur manière de la construire/penser.

2.1 L'existant, un assemblage plus qu'une harmonisation

Dans le constat que l'on peut faire aujourd'hui des espaces communs, certains matériaux se retrouvent quasiment systématiquement dans leurs aménagements.

Le bois comme dénominateur commun. Matériau facile à travailler, peu onéreux, réemployable, notamment le bois de palette mais aussi le douglas, qui a l'avantage de pouvoir survivre plusieurs saisons en extérieur, sont les impondérables de ces espaces. L'assemblage et la construction avec ce matériau est relativement accessible pour les amateurs et non initiés ce qui explique qu'on le retrouve systématiquement dans ces espaces. C'est avec lui que va être créé le mobilier ; sa malléabilité en faisant un matériau de choix pour les chantiers participatifs. Au-delà de son aspect pratique, il apporte, selon ceux qui l'utilisent, un aspect chaleureux tout en étant naturel et habille un espace rapidement.

Le métal dans une moindre mesure est également présent dans les tiers-lieux. Il est souvent utilisé pour soutenir structurellement les installations en bois. Là encore, on retrouve une propriété qui fait consensus dans ces espaces qui sont souvent éphémères, il est réemployable. Un peu moins accessible en termes d'assemblage, seulement les personnes déjà formées peuvent souder pour créer des structures solides.

La peinture, les couleurs vives sont aussi des choses que l'on retrouve quasi systématiquement au sein des tiers-lieux. Une intervention qui se révèle rapide, accessible aux non-professionnels, peu invasive et relativement efficace pour transformer un espace. Quant à l'application de celle-ci, elle est souvent faite de manière amatrice. On observe à travers son application, sous forme de fresque, sur du mobilier en bois ou pour la signalétique que c'est rarement l'œuvre d'une seule personne ou du moins les espaces qu'elle couvre ne sont pas toujours pensés ensemble.

Le mobilier de seconde main est un des éléments constitutif de ces espaces. Pour des raisons économiques mais pas uniquement, en effet des valeurs écologiques guident aussi ces choix. Les tiers-lieux se voient dotés de mobilier dépareillé, souvent d'une autre époque ou légèrement en décalage avec l'espace lui-même. Ceux-ci contribuent à avoir une atmosphère entre le squat et le voyage dans le temps. Les sentiments que j'associe à cette ambiance sont le dégoût et la fascination, on a envie d'appartenir à ce monde qui nous rappelle à des souvenirs que nous n'avons pas vécus.

Ces lieux, dans leur vocation et par leurs usages multiples, sont par essence des espaces composés.

En effet, beaucoup de personnes fréquentent ces espaces, qu'elles soient simples usagères ou actrices du lieu. Rares sont ceux qui voient le jour par une volonté propre et individuelle. Encore une fois pour des raisons économiques et écologiques, l'aménagement de ces espaces ne se fait pas ou rarement avec du mobilier neuf.

Ces espaces communs sont donc composés par l'apport de celles et ceux qui les font naître puis continuent souvent d'être augmentés par ceux et celles qui vont en avoir l'usage. Cette impression de patchwork, d'accumulation d'objets, de lieu organique s'explique en partie par ce biais. On ouvre un lieu, on a besoin d'une table, de chaises, de transats dans le jardin, etc. L'apport de chacun.e permet d'aménager le site. L'opportunité fait aussi l'espace :

“Didier avait un canapé dont il ne se servait plus donc on l’a mis dans la cage d’escalier qui monte aux ateliers”.

La composition des aménagements dans les espaces sont de l’ordre de l’apport personnel amené à une échelle collective. Nous pourrions penser que la composition (collection) se fait de façon aléatoire mais pas tant que ça finalement. Un lien d’affect avec les objets apportés, installés et utilisés se fait et cela n’est possible que parce que ces objets ont une histoire. Et ce qu’elle soit connue ou non des usagers.ères. Mais nous y reviendrons plus tard.

Le “fait main”, le “bricolé”, apporte une strate supplémentaire à cette esthétique si particulière des tiers-lieux. Puisque en plus des objets ramenés de l’extérieur, la construction souvent amatrice vient traduire de façon assez évidente l’atmosphère collective de ces espaces.

Dans le tout premier numéro de la revue Alternatives porté par le DU espaces communs, nous pouvons lire une description qui s’apparente à l’imaginaire collectif des espaces communs : “(...) un décor - palettes, graffitis, fresques savamment pensées ou décoration aux connotations DIY - qui contribue à édulcorer dans les ambiances de plus en plus formatées ce qui vient se substituer, jusqu’à les invisibiliser, des espaces-temps en recherche de transitions sociales, culturelles et environnementales.” *Alternatives*, enfin, devenir normes, Espaces communs n°0, édito, p4, Arnaud Idelon, Elsa Buet, coordinateur.ices du DU espaces communs, 2024

Ce qu’il est intéressant de noter ici c’est combien l’image de ces lieux est importante. Elle l’est tellement que finalement elle les dessert puisqu’elle est réutilisée par d’autres projets qui vont gommer les valeurs premières de ces espaces. “Une image vaut mille mots”, cette expression prend tout son sens ici. Le cerveau humain saisit 60 000 fois plus vite une information visuelle et celle-ci va directement toucher le centre émotionnel. Nous pouvons comprendre par cette fenêtre descriptive les enjeux que représentent l’identité des espaces communs et la nécessité de faire apparaître les valeurs qu’ils défendent.

Pour autant, cette accumulation désordonnée traduit aussi une appropriation de ceux et celles qui fréquentent le lieu. Un sentiment d’appartenance peut être développé par la participation à la construction d’un espace. Il a aussi une certaine authenticité qui se dégage de ces aménagements fait-main. Cette spontanéité dans la construction est à la fois rafraîchissante par ce qu’elle nous offre à voir. Elle propose enfin autre chose qu’une étagère Kalax ! On peut s’émerveiller de ce vocabulaire de forme qui s’écarte des objets “parfaits” sortant des chaînes de l’industrie et moulé par les contraintes du capitalisme. En revanche, l’harmonie globale est souvent mise à mal, on perd une atmosphère enveloppante qui participe souvent au sentiment de bien-être dans un espace.

Cette approche de la construction amateur n’est pas sans intérêt : elle exprime souvent une simplicité et un pragmatisme authentiques qui répondent aux besoins des utilisateurs sans pour autant analyser l’effet produit, la réflexion s’arrête souvent aux intentions de bien faire.

Dans un article de du Monde qui décrit Césure, l’auteur va aussi insister sur cette esthétique qui pour lui traduit également la notion éphémère de ces lieux.

“Dans les couloirs labyrinthiques de Censier, l’ancien site de l’université Sorbonne-Nouvelle (ex-Paris-III), le sol est jonché de palettes. Le mobilier et les installations en bois rompent avec la grisaille de l’ancienne bibliothèque universitaire. L’esthétique tiers-lieu, faite d’objets de récupération et de chaises bricolées, suggère l’occupation temporaire des bâtiments.” A

Paris, les tiers-lieux permettent aux artistes de s'installer en centre-ville, Le Monde, Djaïd Lamak, 2022

A l'image d'oiseaux qui font leurs nids, les occupants du site se fabriquent de façon presque instinctive leur cocon. Il y a là un aspect brut, direct et pragmatique de l'ordre de l'instinct. Un impensé collectif qui paraît parfois desservir les valeurs de ces espaces.

Je me fais un peu l'avocate du diable ici volontairement. Ce qui me surprend (à moitié) c'est de constater que l'organisation de ces mouvements "tiers-lieux" tente de se professionnaliser sur le fond en laissant de côté la forme de ceux-ci.

L'objectif de légitimation des tiers-lieux comme institution ne peut se faire sans penser à leur forme.

Acquérir par le biais de normes une certaine légitimité dans ses principes organisationnels, de fonctionnement, de modèles économiques est louable, qui plus est sans laisser de côté les bifurcations innovantes de ces nouveaux modèles. Pour autant la forme, qui est tout aussi importante que le fond, est un moyen indispensable comme faire valoir. Le piège ici serait de penser que je parle d'une certaine homogénéisation des espaces communs, comme s'il existait une "bonne" façon de faire à appliquer partout. Ce n'est pas le cas.

Par ailleurs, un des espaces communs fréquents que l'on peut observer en campagne est la salle des fêtes. Elles appartiennent à la mairie, utilisées pour les fêtes ou autres réunions publiques, elles peuvent aussi être louées pour les fêtes privées. Ces salles sont souvent de grandes pièces éclairées de néons ou dalles lumineuses, quand elles ont été rénovées, les aménagements ont été pensés pour une praticité sanitaire et logistique : carrelage lavable facilement ou lino, tables et chaises en plastique pliables à ranger facilement et peu volumineuses. Et c'est à peu près tout... Autrement dit une esthétique à l'opposé de celle des tiers-lieux. Une créativité totalement absente. C'est dans ces atmosphères froides que se déroulent désormais les fêtes de village quand elles ne se déroulent pas à l'extérieur. Ici la notion de fête, de convivialité a été gommée par le pragmatisme au profit de l'efficacité. Un impensé de confort, du soin, de l'accueil qui en dit long sur les liens à restaurer dans ces environnements.

2.2 Le rôle du/de la professionnel.le : orchestrer l'harmonie

Le rôle du/de la professionnel.le, comme je le suggère dans le titre de cette partie, est d'orchestrer l'harmonie esthétique de l'espace. J'entends ici professionnel.les, les designers mais pas uniquement pourtant c'est ceux/celles qui me semblent le plus aptes à avoir cette faculté d'harmoniser et de jouer ce rôle de chef d'orchestre.

En effet, la/le designer a l'œil exercé pour penser l'espace dans son ensemble avec ceux/celles qui l'occupent. L'objectif est de créer une cohérence esthétique qui ne se limite pas à la question du beau. Il/elle doit trouver un équilibre entre authenticité brute et aménagement réfléchi. Il/elle va chercher à créer du sens avec l'ensemble des éléments qui le compose pour générer des atmosphères adéquates. C'est par sa capacité de recul et de vue d'ensemble qu'il/elle va pouvoir également comprendre les espaces et projeter des usages. Pour autant il est primordial que ces projections il/elle ne les fassent pas seul.e ! Son intervention doit être en concertation avec les usagers.ères du site. Il faut bien avoir en

tête que les premier.e.s expert.e.s d'un espace sont ceux/celles qui le fréquentent ! Je ne saurais inciter plus sur cette réalité !

Cette notion est primordiale. Combien d'aménagement de territoire ou de lieu ont été pensés et continuent de l'être, par des professionnel.les, qui ne prennent pas la mesure d'où ils/elles appliquent leurs projets d'aménagement. On intervient toujours dans un contexte vivant. Ce n'est pas une somme de données et d'informations qui peut renseigner sur le contexte réel d'un milieu. On ne comprend un espace qu'en en ayant fait l'expérience. Je réalise que je me positionne à travers mon prisme de designer social ici et que je ne ferai sans doute pas l'unanimité. Pourtant, nombreux sont les collectifs qui pratiquent le design social qui en font également l'observation et ce aussi dans le domaine de l'architecture : *“La permanence architecturale propose pour comprendre et saisir la complexité d'un territoire, de s'y installer dans le temps long, et de ne rien faire d'autre que d'y vivre.” Habiter en construisant, construire en habitant : la “permanence architecturale”, outil de développement urbain ?*, Métropoles, décembre 2015, Édith Hallauer.

Et c'est là où le bas blesse, Édith Hallauer continue plus loin au sujet de la participation et de l'importance de vivre les lieux en tant qu'habitant.e *“Précisément, cette position du “ni pour, ni avec mais comme” d'apparence banale mais tout à fait instable, intrigante, interrogeante, parfois gênante dans une constellation de pratiques “participatives”, nous semble être un apport en horizontalité (...).”*

Là encore je trouve que “faire comme” n'est en réalité qu'une autre façon de “faire à la place”.

Je suis peut être rude, mais comme observé en première partie, ne pas prendre en compte le caractère vivant et en perpétuel changement des lieux mais aussi de ceux/celles qui y sont issus depuis des générations et des générations me semble hors sol. Comment, en 6 mois, 1 an, 2 ans de permanence peut-on avoir l'audace de prétendre comprendre un territoire ? Encore une fois, les vrais expert.e.s sont ceux/celles qui y ont vécu, qui y vivent et qui vont continuer d'y habiter. C'est avec eux/elles qu'il faut concevoir !

En réalité, tout est une question de posture, d'humilité, de patience et d'écoute (beaucoup).

Pour en revenir à l'expertise du/de la professionnel.le sur l'aménagement d'un espace commun, celle-ci passe par sa capacité à révéler autant les liens harmonieux avec les objets et les usages que souhaitent le faire les lieux, eux-même, avec les gens. Nous verrons plus loin que rendre un espace harmonieux permet d'acquérir des dispositions d'accueil, de bienveillance, au-delà d'un simple embellissement. Je trouve cependant que l'on a tendance à stigmatiser trop souvent cette notion comme un biais superficiel. C'est aussi un des enjeux des designers que de promouvoir une certaine accordance dans l'aménagement d'un espace.

Pour revenir sur ce qui me tient à cœur dans ce passage, c'est par la capacité à adopter une posture d'empathie et d'humilité que peut intervenir la/le professionnel.le. C'est un prérequis qui ne doit en aucun cas être mis de côté quand bien même l'urgence d'une intervention, ou la dimension éphémère du projet.

2.3 Le dialogue entre amateurs et professionnels : vers une esthétique co-construite

Fort de cette attention de la posture, je propose une approche de co-conceptualisation. En effet, dans un dialogue où chacun.e.s peut apporter son expertise, il est possible que l'espace soit compris dans son ensemble. La/le designer peut orienter les choix en termes d'esthétique des objets/mobiliers apportés pour meubler l'espace mais aussi réfléchir avec les usager.e.s aux espaces eux-mêmes et à leurs usages.

“

- Est-ce que le canapé de Didier est utile dans cette cage d'escalier ?
- On pourrait pas le mettre au premier étage pour les gens qui attendent pour la permanence de soutien psy de Christine ?
- Et peut-être qu'on peut utiliser le paravent de Sophia pour créer un espace intime, certain.e.s de mes patient.e.s m'ont dit qu'ils/elles n'ont pas envie que tout le monde sache qu'ils/elles vont au soutien...”

Le/la designer se doit d'avoir un regard de bienveillance quant aux suggestions des personnes qui fréquentent ces espaces communs. C'est en ayant cette attitude d'écoute qu'il/elle peut coordonner les apports personnels. Je parlais plus haut de l'aspect patchwork de ces espaces composés par divers mobiliers et objets, parfois bricolés, son rôle peut être d'avoir un œil sélectif, certes au regard d'une harmonie esthétique d'ensemble, mais aussi en garantissant que les contributions soient plurielles. C'est avant tout créer des atmosphères où tous puissent se reconnaître. En écoutant les individualités peut se former l'identité collective, il en va de même avec l'aménagement d'un espace commun. Le/la designer est à même, si il/elle adopte une certaine posture de proposer la co-création d'atmosphères de vie. Un endroit où l'on se sent “comme à la maison” même lorsqu'on y entre pour la première fois. Un.e professionnel.le peut sublimer l'amateurisme dans les créations de ces espaces sans le dénaturer, en apportant des touches subtiles d'esthétique réfléchie tout en respectant l'authenticité des lieux.

Cet été, j'ai ouvert avec mon compagnon une “guinguette” éphémère, où nous avons proposé une offre de restauration, une programmation culturelle et des espaces de jeux ouverts et gratuits pour tous.tes. J'ai pris en charge l'aménagement du site qui se trouve être la maison de colonie de vacances des petits chanteurs d'Asnières. Après plusieurs mois d'investigation auprès des habitants sur l'histoire du village (et de la maison elle-même), j'ai découvert qu'auparavant beaucoup de fêtes et autres événements y avaient lieu. Aujourd'hui, le village n'a que 2 ou 3 événements festifs par an et certain.es habitants s'en plaignent. Au cours de mes recherches et au fil des conversations, j'ai fait le constat évident que les habitants et même “les petits chanteurs” eux-mêmes sont très attachés au passé. Ce fameux “déjà là” est tout ce qui reste de cette glorieuse époque riche socialement. J'ai donc pris le soin d'intégrer aux aménagements de la guinguette des marqueurs de ces moments. Pour ne citer que quelques exemples : un journal de 1992 qui parle de la maison des petits chanteurs posé sur le meuble de liseuse à proximité des toilettes pour attendre en cas de queue, du mobilier d'une autre époque dont les motifs se répondent harmonieusement ensemble, des billots de bois en guise de gradins devant la scène qui n'est autre qu'une grange vidée et nettoyée de fond en comble avec en fond de scène une vieille charrette utilisée autrefois lors des défilés de la Saint-Jean. Tous ces détails ont contribué à créer une atmosphère qui reflétait l'univers que m'avait fait vivre par leurs récits les gens que j'ai interrogés. Plus tard, pendant l'ouverture, suite à certaines réflexions de spectateurs, il s'est avéré nécessaire d'ajouter un peu de confort aux

sièges de la scène. Après plusieurs propositions généreuses de donations de cousins, j'ai établi avec les donateur.rices que je prendrais uniquement les cousins kitchs du style "coussins de mémé" pour préserver l'esthétique de l'espace, en effet, j'ai filtré (pour ne pas avoir des coussins types disney ou autres) ce qui a rendu la quête plus challengeante pour les donateur.rices mais qui au bout du compte m'ont parfois permis d'avoir des récits épiques de négociation sur des stands de brocantes ou avec les grands-mères. Là aussi ça me lie aux gens, on échange, on discute et les objets qui ont peuplé l'espace avaient donc tous une histoire. Même sans en être au courant, les visiteurs pouvaient le sentir. Je pense que, dans ce cas précis, la co-création a pu être un moyen de garantir que les espaces soient appropriables et reflètent une identité locale.

Le fait qu'un espace soit composé d'objets ayant appartenu à telle ou telle personne du village est aussi un moyen de garantir un certain respect de ceux-ci.

Lors d'une mission de design social il y a plusieurs années, des designers (l'atelier Rusch) avaient eu la difficile tâche de comprendre et stopper des dégradations systématiques sur du mobilier public. Un banc qui avait été de nombreuses fois dégradé quel que soit le matériau dans lequel il était reconstruit et posait problème à la municipalité qui accusait la "racaille" de le "saccager". La méthodologie des designers a donc été d'entreprendre un dialogue avec les vandales. S'en est suivie une discussion sur la frustration de ne pas avoir d'espace pour s'exprimer. Les designers ont proposé de transformer ce banc en objet d'expression et de le tagger à leur guise. Le banc n'a plus été dégradé. On savait qui avait dessiné quoi dessus. On respecte ce en quoi on se reconnaît et on respecte également ce que l'on considère beau.

Aucun de nos coussins de mamie n'a été volé ! (Et non pas que parce qu'ils étaient kitchs !)

Une autre raison pour laquelle faire appel à un/une professionnel dans ce domaine est plutôt pragmatique, évidente mais pour le moins peu retenue est sa connaissance pratique. En effet, je ne compte pas le nombre de fois où j'ai pu observer des "défauts" pratiques. Un des plus flagrants est d'un point de vue de la signalétique. Par exemple, une règle simple, un panneau qui contient du texte ne sera plus lu à partir de 1 m du sol, de même des caractères trop petits ne seront pas adaptés à une signalétique directionnelle que l'on doit comprendre vite et à une certaine distance. De même, certaines couleurs ensemble ne sont pas adaptées pour une bonne compréhension de l'image ou à la lecture. Ce sont des choses qui paraissent être des détails mais qui contribuent à l'accessibilité du lieu et à son accueil.

Une des observations que j'ai pu faire en étant en milieu rural et qui m'étonnera toujours c'est les format A4 sur papier fluo en bord de route qui indique brocantes et autres courses de motocross. Comment sur un format aussi petit, en prenant en compte la vitesse à laquelle passent les voitures, les automobilistes peuvent arriver à décrypter toutes les infos... mystère. Et pourtant, ça doit fonctionner quelque part, mais ce n'est peut être pas optimum.

Il y a peut-être là un sujet, pour un petit manuel des règles pratiques dans l'aménagement des espaces communs à proposer pour créer de bonnes conditions de dialogue avec ceux/celles qui veulent contribuer à ces aménagements en tant qu'amateur.rices.

Partie 3

Le design du care ou comment l'esthétique prend soin de ceux qui fréquentent les lieux

Les tiers-lieux ont l'air de beaucoup s'interroger sur leur fonctionnement, leur raison d'être, la façon dont ils s'organisent, ce qu'ils proposent mais n'ont pas l'air de se regarder souvent dans le miroir...

Cette allégorie peut paraître superficielle et pourtant si on soulève le voile des apparences on peut s'apercevoir que l'aspect d'un espace influe fortement sur les personnes qui le fréquentent.

3.1 Une esthétique qui prend soin des usagers

Marie Coirié, designer, directrice et co-fondatrice du lab-ah au GHU Paris psychiatrie & neurosciences, a travaillé sur la question du soin dans les espaces d'accueil des patients en psychiatrie. Elle a pu observer avec l'aide des soignant.e.s et des patient.e.s l'impact que pouvait avoir l'aménagement d'un espace sur la prise en charge de ceux-ci. Autant sur leurs comportements directs mais aussi sur ce que cela pouvait dire de l'intention d'accueillir et de prendre soin. *“En effet, le sentiment d'être accueilli, d'être considéré et le droit à la dignité se jouent aussi dans l'accès à une information de qualité, la possibilité de s'orienter de façon autonome et dans la qualité sensible et sensorielle des environnements.”* Le temps du déploiement, 2020-2023 : une nouvelle étape d'accompagnement des projets pour les usagers et les professionnels de l'hôpital.

Ça ne pouvait pas être mieux dit. Au-delà de l'apparence et d'une esthétique agréable à voir, qui à mon sens ne sont pas dénuées d'intérêt, il y a derrière comment elle est vécue et qu'est ce qu'elle dit de l'intention de celles/ceux qui la conçoivent.

Ici, il me semble y avoir un lien évident avec ce que j'ai développé dans la première partie. Quelle que soit la nature de l'aménagement, il y a des enjeux sur le monde vivant.

“ Selon la sociologie de la ruralité, il existe un lien entre image de soi et représentation de son territoire, “des lieux que l'on peut habiter avec fierté, et des lieux qui vous étiquettent”. J'ai longtemps déclaré sans y penser que je venais d'un trou-du-cul. Tout, plutôt que prononcer le nom du village et risquer un haussement de sourcil ou pire, un rire moqueur. “Mais c'est où ça ?””p73 Péquenaude, Juliette Rousseau, Cambouraki, 2024 Le design du soin passe aussi dans l'appellation et dans le vocabulaire employé. Je n'aurais malheureusement pas le temps de développer ici ma réflexion sur la place du vocabulaire dans le rapport au sentiment de fierté d'appartenir à ces espaces. Il y aurait tant à dire sur les mots qui sont employés pour décrire et désigner les espaces communs.

Je me concentrerai donc davantage sur l'aspect physique des aménagements pour expliquer quels effets ils produisent sur les personnes qui les pratiquent.

Un point qui me semble très intéressant d'exposer ici est la première impression. Avant même de parcourir ces espaces communs, il y a la rencontre avec ceux-ci et donc la première projection et les préjugés qui se forment en se basant sur ce que l'on perçoit de l'extérieur.

Pendant mes 3 années passées comme résidente aux Cinq Toits, tiers-lieu géré par Plateau Urbain et l'association Aurore, basé dans le 16ème arr. de Paris, j'ai pu observer les spécificités de ce lieu. Menée par mon collectif de design social Les Gens Géniaux, nous avons réalisé une recherche action sur l'ancrage territorial de ce site. Un constat est vite apparu au cours des concertations publiques réalisées dans ce cadre : les visiteurs.trices et passant.e.s se sentaient impressionné.e.s par l'aspect extérieur du bâtiment et parfois les freinaient pour entrer dans cet espace pourtant ouvert au public. Et pour cause, ce site était une ancienne caserne de gendarmerie accessible par un portail de plus de 3m de haut ouvert sur une sorte hall qui donnait directement au centre d'une cour carrée où une centaine de fenêtres avaient vue sur cette entrée. Autant dire que l'accès au lieu était assez théâtral si ce n'était effrayant.

Je pense que ces espaces communs, qui se veulent être des lieux ouverts à toutes et tous, doivent pouvoir se montrer accueillants, invitants et bienveillants par leur aspect extérieur. C'est une réflexion ardue que de se décentrer quand on est dans la posture de travailleurs de ces espaces pour percevoir ce que l'on donne à voir, ce qui se dégage comme impression de l'extérieur. Cet été avec notre projet de guinguette *Le temps des Amoureux*, j'ai observé une pratique de nos visiteurs qui m'a étonnée, pourtant après coup j'y ai trouvé du sens. Certains venaient voir ce qu'il se passait, débarquaient sur le terrain et quand je les accueillais d'un "Bienvenue", ils me répondaient tout de suite "Bonjour, nan mais je suis juste venu voir, pour savoir si je veux revenir avec des amis." Assez perturbant cette espèce de voyeurisme et finalement très honnête. A la campagne il y a une chose que je n'ai pas tardé à remarquer en emménageant ici, c'est la curiosité et l'envie de tout savoir sur tout le monde. Dans les aménagements que j'avais prévus mais que je n'ai pu mettre en place cette année, j'avais projeté, ayant pris en considération ce fait, d'installer un marchepied devant le mur d'enceinte de la guinguette pour que tou.te.s les curieux.ses puissent satisfaire leur envie de voir avant de participer.

Ce besoin de savoir où on met les pieds, je le comprends, derrière cette invitation détournée par l'observation encouragée, se cache un autre leitmotiv: nous n'avons rien à cacher. Le gage de la transparence amène aussi la confiance, c'est par celle-ci que l'on prend soin aussi des personnes qui vont ou non fréquenter ces espaces, nous prenons soin de construire la confiance sans la forcer.

Pour continuer à développer ce sens de l'accueil, il faut aussi parler de confort. En effet, se sentir bienvenu fait beaucoup dans la sensation de confort vis-à-vis d'un lieu. C'est aussi créer des conditions pour se sentir à l'aise et capable de développer cette ouverture aux autres que prônent ces lieux. Si on se sent bien, en confiance, on aura plus de facilité à se connecter aux autres. Il est donc nécessaire de créer des conditions pour que cela puisse se produire. L'enjeu ici est de construire des atmosphères favorables à cette convivialité recherchée. C'est ainsi qu'on retrouve quasi systématiquement dans ces espaces des lumières douces qui participent à un effet enveloppant : les guinguettes. Les grandes tables de banquets sont aussi largement représentées dans ces espaces qui sans en avoir l'air

invitent les gens à se rencontrer mais il y a aussi parfois des espaces plus douilletts, qui eux convoquent davantage un moment intime. Ce sont autant d'atmosphères qui rassemblent sans forcer les rencontres et répondent aux différents besoins des usagers. Pour autant je pense que l'on peut pousser plus loin ces réflexions pour dégager des aménagements et des esthétiques qui soient adaptées au contexte dans lesquels ils et elles prennent forme.

Un autre point dans ce registre qui, personnellement a beaucoup plu dans l'expérience de cet été, est l'apport de l'humour dans ces espaces. L'amusement, le jeu, mais aussi l'étonnement peuvent être un bon vecteur de lien. Cet été j'ai construit à la guinguette "la plage de Miermaigne", concrètement un bac à sable de 5m² avec des parasols, une échelle de piscine protégée par des gilets nautiques (astuce sécurité trouvée pour que les jeunes enfants ne montent pas dessus), et deux transats au centre. C'était la blague cet été, "Vous ne saviez pas qu'il y avait une plage à Miermaigne ?" Ce ton en a fait sourire plus d'un.e et a permis aux jeunes enfants d'avoir enfin, dans tout le village et les environs, un espace où jouer avec pelles et seaux. La légèreté a toute sa place dans ces espaces qui accueillent parfois des publics qui vivent des choses lourdes au quotidien.

J'ai déjà parlé à maintes reprises de la notion de "déjà là" et des objets vecteurs d'histoires donc je ne me répéterai pas, je souhaite simplement ajouter ici qu'ils traduisent aussi, par leur présence une acceptation de l'histoire personnelle, culturelle et peut-être même dans certain cas universelle des individus qui les rencontrent dans ces espaces. Ils participent au sentiment d'être "comme à la maison". Ils contribuent à une certaine identité composée et donc une reconnaissance de celle-ci.

Dans l'essai "*Design écosocial, convivialités, pratiques situées et nouveaux communs*" Nawal Bakouri et Étienne Delprat témoignent de la vocation du design social au sujet de la prise de soin : "Assez vite, nous avons compris qu'un aspect intrinsèque des designs sociaux est l'acte même de prendre soin : de son environnement, des personnes, des relations. (...) Mais le concept va au-delà : la précarité, la discrimination, le manque de capital culturel ou autres sont tout (tous) autant des vecteurs de vulnérabilité."p192, *La plateforme social design, un lieu d'expérimentation et de pensées collectives*, mai 2017. Je suis convaincue que les aménagements des espaces communs et leur identité esthétique ont un rôle majeur à jouer sur ces domaines de prise de soin des différentes vulnérabilités.

3.2 La beauté comme vecteur de légitimation, un moyen pour créer des imaginaires mais aussi une désirabilité qui protège

J'entends ici "la beauté" ou "le beau", une satisfaction par les sens que nous procure une émotion positive. Une de mes stagiaires me racontait être prise d'une vive émotion quand elle trouvait quelque chose de particulièrement beau : "c'est tellement beau que ça me donne envie de crier !"

J'ai conscience que puisque c'est une émotion qui passe par les sens, c'est par nature subjectif, c'est pourquoi jusqu'ici, j'ai davantage parlé d'harmonie ou d'accordance que de beauté. Pour autant, le beau, bien qu'il soit subjectif et individuel, peut être partagé (biais culturel par exemple) et légitimer un espace pour lui donner une place centrale dans la communauté.

En effet, nous estimons davantage ce que nous considérons “beau”. Soudainement la valeur d’un objet, quelle que soit sa nature, devient plus importante, on y fait attention, on ne veut pas l’abîmer, le casser, on le protège. Je vous donnais plus haut l’exemple du banc qui avait été refait par ceux-même qui le détruisaient. Satisfaits du résultat de leur appropriation, il n’est plus abîmé, il est même devenu un élément de fierté collective.

Là où je veux en venir c’est que ces espaces communs, ont un grand intérêt à repenser leur façon de se donner à voir et à vivre dans leur aspect esthétique, autant d’un point de vu de l’effet qu’ils produisent sur leur public que sur leur légitimation intrinsèque et extrinsèque. C’est se faire de nouveaux alliés qui jusqu’ici n’en étaient pas forcément, je suis convaincue que le “beau” rassemble et unit.

Je m’avance peut-être ici mais j’y vois un lien fort avec la notion de patrimoine. Cet arbre centenaire dans ce village qui est (objectivement ou plutôt unanimement considéré) magnifique est chéri et respecté, il fait partie intégrante de l’identité collective. C’est par sa beauté qu’il fédère. Les espaces communs peuvent et devraient se saisir de cet atout pour déployer leur légitimité sur les territoires où ils fleurissent.

Pour aller plus loin, la beauté est vectrice d’imaginaires. Grâce à elle, nous pouvons construire des récits valorisants. C’est le cas d’Alain Freudiger dans son livre Arpenté qui décrit son enfance à la campagne : “Au printemps, elles (les primevères) constellent l’herbe de fleurs jaune pâle et roses (...). Fleurissant presque à mon anniversaire, je les aime beaucoup, décrétant même la primevère ma fleur préférée, puisqu’un lien si fort s’est déclarée entre elle et moi. Elle témoigne aussi que le jardin est un espace vivant, un jardin mouvant, qui réserve changements et surprises. ” p76, Aparté, La Baconnière, Alain Freudiger, 2023. Là se trouve un chemin pour une écologie profonde, une écologie relationnelle avec les lieux pour les comprendre et les respecter. Je relis cela à la transmission, par cette narration les imaginaires possibles sont enfin tangibles : “C’est beau, ça existe, j’y crois, j’ai envie que ça perdure/j’ai envie de construire cet avenir.” C’est peut-être tout l’enjeu de la notion de préservation du patrimoine. “C’est beau, on a envie de le partager, de le montrer.” Mais ça va de paire avec la création, l’envie de faire pour s’évader de ce qui aujourd’hui nous fige. Créer pour réinventer des univers désirables. Cette désirabilité protège donc dans le sens où nous pouvons défendre ce que nous souhaitons voir émerger ou consolider ce que nous avons déjà. Une esthétique commune attire, rassemble, et donne envie de s’engager dans un lieu, voire de le protéger. C’est là un enjeu qui me semble important de saisir et encore davantage dans les milieux ruraux qui peinent à se défaire de la honte d’eux-même qu’on leur a fait intérioriser.

Conclusion

Une esthétique des espaces communs ruraux à accompagner et valoriser

Pour conclure, ce qui n’est pas chose facile, je voudrais rappeler combien dans une part de l’esthétique rurale se trouvent des clefs de sagesse et d’exemplarité dont les espaces communs peuvent se saisir. Il y a un savoir-faire avec le vivant qui est inspirant. J’aimerais également souligner les potentiels que peuvent produire la rencontre et la re-connaissance

des mondes amateurs et professionnels : créer une atmosphère et une identité où chacun.e peut se reconnaître propre à chaque lieu, contribuer à une histoire collective passée, présente et future, prendre soin des individus, légitimer ces innovations, formuler des imaginaires fédérateurs et contribuer à la protection de ces liens créés par la désirabilité des espaces où ils se construisent.

J'aimerais finir par une citation de Juliette Rousseau qui m'a semblée d'une justesse infini :
*"Il s'agit de guérir de nos histoires sur une terre malade, et une guérison ne va pas sans l'autre."*p65 Péquenaude, Juliette Rousseau, Cambouraki, 2024

Je suis convaincue que penser la beauté et l'harmonie des choses peut contribuer à guérir ces histoires en passant par des actes de coopération.